

Le collectif inter / le lieu en manoeuvre

Jean-Yves Fréchette and Jean-Claude Saint-Hilaire

Number 66, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fréchette, J.-Y. & Saint-Hilaire, J.-C. (1996). Le collectif inter / le lieu en manoeuvre. *Inter*, (66), 44–45.

voyages et performances en Europe et en Amérique depuis vingt ans. Néanmoins, l'influence de la philosophie orientale, basée sur l'harmonie du corps et de l'esprit, se fait sentir dans sa performance.

Avec une longue histoire de la démocratie, et même s'il se trouve là aussi une volonté critique de la structure socio-politique, le travail artistique en Europe et en Amérique tient plus d'une formulation individuelle détachée d'un quelconque ensemble. Il embrasse un paradigme plus vaste de sujets mettant l'accent sur l'expression politique personnelle qui préconise la liberté et la créativité.

L'apprentissage métaphorique

La pratique métaphysique dans l'art performance sépare la pensée du corps matériel, les réunit, puis permet à la pensée de guider le corps pour que l'action devienne ainsi l'expression de la pensée. Ce processus, qui implique la manipulation émotionnelle de l'auditoire et de l'artiste, peut souvent sembler provocateur, violent, obscène, assourdissant ou irritant. Pourtant, les performances de NIPAF ont été remplies de maîtrise, de respect et de rires. La performance stimule l'imagination et suscite la créativité.

« Une performance sans public n'est qu'une demi-performance », a lancé à la blague un des artistes, mais je crois que c'est vrai. Le public coexiste avec la performance. Loin de n'être qu'observateur, l'auditoire devient ré-acteur, supporteur de la performance ; il partage le temps et l'espace de l'artiste, il aime et il déteste, il se questionne... La plupart du temps, c'est le public qui fait la performance.

Je termine en disant que NIPAF 96 a constitué pour moi une expérience inoubliable puisque j'ai eu l'occasion d'y rencontrer une vingtaine d'excellents artistes du monde entier, de développer de belles amitiés et d'échanger sur les pratiques artistiques de chacun. Ma participation au festival me donne de l'assurance et renouvelle ma foi en la pratique de l'art. Merci à NIPAF 96, à ses fondateurs, à ses organisateurs et à tous les participants. •



13



14

Photos : Makoto KONDO et Yuichi MURAYAMA

1. Laszlo fe LUGOSSY et Janos SZIRTES
 2. Tari ITO • 3. Chien-Jen CHEN
 4. Seiji SHIMODA • 5. Ma Liu MING
 6. Richard MARTEL • 7. Elvira SANTAMARIA
 8. Alain-Martin RICHARD
 9. Amanda HENG • 10. STELARC
 11. Zbigniew WARPECHOWSKI
 12. Boris NIESLONY • 13. André STITT
 14. Chumpon APISUK • 15. collectif Inter/Le Lieu
 16. collectif Inter/Le Lieu
 17. Jean-Claude SAINT-HILAIRE
 18. Tokio MARUYAMA
- (ph. : Jean-Claude SAINT-HILAIRE)

LE COLLECTIF INTER/LE LIEU EN MANŒUVRE

Jean-Yves FRÉCHETTE

Jean-Claude SAINT-HILAIRE

Certaines villes se laissent parfaitement bien découvrir par la simple lecture des guides et des brochures touristiques. Parfois le *Lonely Planet* suffit. Car en y lisant les généralités d'usage à l'intention du voyageur (les curiosités gastronomiques locales, la liste des objets typiques qu'il faut rapporter comme cadeaux aux proches et aux amis, le cours des monnaies en vigueur, les adresses des musées, des lieux branchés, des galeries parallèles, les emplacements des quartiers *hofs*, les particularités du système de transport en commun...) on arrive assez bien à tracer un itinéraire qui servira de programme qu'on s'empressera de valider sur place. On peut alors imaginer les axes de circulation, s'imprégner par anticipation de l'atmosphère des temples, des cathédrales, des monuments et des manifestations artistiques qu'on y verra. Bref, on peut humer la ville et son histoire avant de partir, on peut « s'en faire une idée », comme on dit. Mais arrivé à Tokyo, plus rien ne tient... Tout le bel échafaudage mental s'écroule et la ville nous secoue comme la vague de fond d'un puissant tsunami qui renverse au passage les idées reçues et les clichés à la mode.

Tokyo ne se laisse pas prévoir ; Tokyo se révèle d'elle-même dans la brutalité de ses ondes de choc... Chaque chose, chaque visage que voit le *gaijin* (l'étranger) à Tokyo, il le voit pour la première fois. Le seul fantasme possible de Tokyo commence avec cette balade réelle dans les rues de la mégapole. La ville déjoue tous les pronostics, elle fracture le réservoir de toutes les références. Marcher simplement dans Tokyo devient une aventure : l'œil saturé de couleurs, les poumons densément rivos à l'air ambiant et le corps coincé et mobile tout à la fois, le voyageur s'avance à petits pas cadencés. Il se découvre surpris et décontenancé de se voir circuler si fluidement avec des millions d'autres corps qui lui sont juxtaposés et qui, comme lui, n'en éprouvent ni malaise ni embarras. Être là à Tokyo, n'importe où, dans les quartiers de Shibuya, d'Asakusa, de Ginza, de Roppongi... de circuler à pied, de se laisser porter par la foule, de sentir, de regarder ces grands pans de lumières qui bougent jour et nuit et y tenir le coup, c'est déjà en soi toute une performance... Prendre part à ces immenses mouvements de foule chorégraphiés où ça pousse, ça se tasse et se foule, c'est aussi participer à l'identité du regard poli des passants. Dans les rues de Tokyo, à certaines heures, les corps sont des bulles qui, sans chaos, glissent l'une sur l'autre. On y éprouve du vertige ; on y perçoit du mystère... Tokyo est une ville qu'on apprécie et qu'on découvre dans l'exacte négation de toutes ses propres références culturelles. Ici, il nous faut tout recommencer, sinon nous sommes foutus, nous ne comprenons rien !

Quel beau cadre de travail alors pour la poursuite de la Manœuvre Nomade du collectif INTER/LE LIEU ! Invités à participer au troisième NIPAF, les membres du groupe étaient parallèlement sollicités pour prendre part à un autre événement d'art et de performance : le Tokyo/Québec contemporary art exchange exhibition. D'autres activités viendront aussi se greffer à ce programme chargé : montage d'une installation photographique, inauguration du consulat nippon des Territoires nomades², émission de passeports, animation d'un kiosque d'information sur les activités d'INTER/LE LIEU...

Tokyo/Québec contemporary art exchange exhibition

Le 26 février 1996 a lieu au Centre culturel Nogizaka l'ouverture de cette exposition qui regroupe le tra-

vail de huit artistes japonais et des cinq artistes québécois membres du collectif INTER/LE LIEU : Jean-Yves FRÉCHETTE, Richard MARTEL, Nathalie PERREAULT, Alain-Martin RICHARD et Jean-Claude SAINT-HILAIRE. Le groupe québécois est invité à installer sur les murs du centre culturel une centaine de photographies présentant le travail des artistes du Collectif ainsi qu'une sélection de photos rappelant les performances et les installations qui ont été présentées au Lieu, centre en art actuel, depuis sa fondation. Le soir du vernissage, Tokyo MARUYAMA et Toshiya MIZUNO présentent chacun une performance pendant que The ACROBATS et Masahiro HANDA filent en continu des actions qui interpellent le public, l'une par sa passivité (il ne se passe rien, les artistes ne font rien d'autre que bavarder entre eux et manger) et l'autre par sa convivialité (il se passe quelque chose, l'artiste offre au public de déguster quelques plats).

Intercalées entre les performances de Jean-Yves FRÉCHETTE, Alain-Martin RICHARD et Jean-Claude SAINT-HILAIRE, les actions des artistes japonais soulignent la complémentarité de leurs pratiques performatives respectives et annoncent de féconds rapprochements. Leur entrelacement donne le coup d'envoi de cet échange Tokyo/Québec qui doit d'ailleurs se poursuivre cet automne à Québec par la venue d'une délégation de performeurs japonais. Parmi les matières et les outils performatifs utilisés par les artistes, on remarque des miroirs, de la cendre, du texte recyclé, des machines sophistiquées de jeu vidéo, des tortues au pas de course et tout un dispositif précaire qui, tel un pont véritable, se veut le symbole des échanges et des rapprochements entre Québécois et Japonais.

Le NIPAF

Le festival NIPAF, qui en est à sa troisième édition, est la manifestation artistique la plus importante du genre en Asie. Elle fait le point sur la performance orientale et permet aux performeurs occidentaux de se produire en sol asiatique. Cette mixité est plus que féconde autant pour les performeurs que pour le public. Cette année, les performances de Tokyo ont lieu dans la grande salle multidisciplinaire du Japan Foundation Forum qui loge dans un édifice neuf et rutilant, équipé du high tech japonais dernier cri : c'est peu dire ! À chaque soir, entre deux et trois cents personnes s'y présentent pour assister aux performances.

La programmation du festival à Tokyo réunit à quelques noms près les mêmes artistes présents lors de la dernière *Rencontre internationale d'art performance de Québec* d'octobre 1994. Seiji SHIMODA (Japon), Elvira SANTAMARIA (Mexique), Boris NIESLONY (Allemagne), Zbigniew WARPECHOWSKI (Pologne), László FELUGOSSY et János SZIRTES (Hongrie) et les membres du collectif INTER/LE LIEU³ n'étaient-ils pas tous présents au grand rassemblement de Québec ? Ici, au Japon, viendront s'ajouter les noms de Chumpon APISUK (Thaïlande), Henri CHOPIN (France)⁴, Amanda HENG (Singapour), André STITT (Irlande du Nord), Ma Liu MING (Chine), STELARC⁵ (Australie), Martha WILSON (États-Unis), Chieh-Jen CHEN (Taiwan) et Tari ITO (Japon).

La prestation québécoise au NIPAF

Alain-Martin RICHARD participe à la première soirée du festival. Il propose une performance à sketches dont la logique s'articule autour du thème de la disparition du performeur. RICHARD poursuit une recherche amorcée à Mexico, en oc-

tobre 1993. Cette fois-ci cependant les dispositifs techniques se font plus discrets. Et peut-être sont-ils plus efficaces : l'illusion du non-être tient lieu de visée humoristique tellement la virtualité du corps absent en performance est déjà, en elle-même, toute une critique du genre sinon de l'institution. Une dizaine d'hypothèses sont proposées comme autant de clins d'œil. Tout ceci a l'heur de dérider le public qui, ce soir-là, sera principalement gavé de longues prestations silencieuses et dramatiques (SHIMODA, SANTAMARIA, NIESLONY et APISUK).

cohortes successives de spectateurs. Ici, ils deviennent leurs véritables guides plutôt que leurs hôtes. Car la salle est plongée dans la pénombre. Les discours se font pressants et les invitations fusent : « Par ici je vous prie ! Suivez-moi ! Voulez-vous maintenant s'il-vous-plait enlever vos chaussures... Oui, s'il-vous-plait, enlevez vos chaussures et déposez-les devant vous, s'il-vous-plait... Merci ! ». Les spectateurs finalement font exactement comme s'ils étaient chez eux : ils se déchaussent. D'ailleurs, toute cette action n'a-t-elle pas pour but de recréer l'illusion d'un

espace privé encombré pour démontrer la parfaite fragilité des territoires intimes ? Rapidement les spectateurs se retrouvent debout autour de ces chaises qui devraient normalement leur servir de confort.



Richard MARTEL clôture la deuxième soirée du festival avec une prestation remarquée. Il y développe un discours allégorique qui questionne les pouvoirs de l'argent. Aux activités d'exploration de la nature, il oppose la problématique d'exploitation des humains assujettis aux profits des exploitants. Le symbolisme primaire des objets utilisés par MARTEL en performance se transforme vite en véritable outil de dénonciation et de combat : une cause se profile toujours au terme de ses actions où l'acidité latente du propos installe l'antithèse comme figure de lecture et de décryptage. Dans cette performance de MARTEL, le billet de banque géant n'est pas le symbole du pouvoir véritable : il est l'artifice et témoigne de sa fragilité bonyenne ainsi que de sa parfaite inanité spirituelle. Ici, la prostration n'est plus un geste de soumission ; tout est devenu un véritable geste de défi qui s'acquine par dérision à une critique musclée et décapante. Mais au total, quelle soirée ! Un programme qui présente une alternance d'actions qui oscillent entre le rituel spirituel, la messe noire bandée et provocatrice, la démonstration d'un envol philosophique et l'exhibitionnisme minimal (HENG, STITT, WARPECHOWSKI et MING).

C'est avec l'action du collectif INTER/LE LIEU que démarre la troisième soirée de performances. Une action d'abord discrète et polie, à la mesure de la civilité japonaise. Les spectateurs sont accueillis individuellement à la porte d'entrée de la petite salle d'exposition qu'on doit traverser avant d'avoir accès à la salle de spectacle. Puis ils sont amenés par petits groupes jusque dans l'enceinte performative. Les performeurs, gantés de blanc, ont pendant ce temps tout le loisir de remettre leur carte de visite, de piquer un petit brin de jasette : ils souhaitent la bienvenue, bavardent gentiment, parfois serrent des mains, font connaissance... Bref, ils reproduisent à moindre échelle le parfait stéréotype de la politesse japonaise : d'ailleurs, de petites courbettes accompagnent leurs hochements de tête gentils et accueillants. À l'intérieur de la salle, les autres membres du Collectif accueillent les

tables points d'écoute. Mais, ce soir, il ne sera pas question pour eux d'occuper le fauteuil auquel leur donne droit le prix de leur billet. Les performeurs le leur rappellent efficacement en tournant d'abord vivement autour d'eux et en les éloignant des estrades où les sièges commencent maintenant par s'empiler les uns sur les autres dans une sorte de monticule massif et élevé. Quiconque verrait une sorte de Fuji-Yama stylisé céderait sans doute à un symbolisme facile, tant il est vrai que le pôle visuel créé par l'amoncellement des chaises empilées se voit soudainement déserté par les performeurs qui, se déchaussant à leur tour, se dirigent illico vers un autre point de la salle.

Un peu plus loin, cinq escabeaux se dressent : ils attendent les performeurs qui montent pour y interpréter à tour de rôle un fragment de chanson issue de leur folklore national. Entre-temps, mine de rien, les spectateurs les ont suivis... Un cercle compact se forme autour des chanteurs juchés sur leur escabeau. Pour le public, la performance ne commande pas seulement une transhumance des affects. Ici le corps des spectateurs bouge en cadences polies, se relocalise de lui-même dans la salle. Des spectateurs s'assoient, ils se mettent à l'aise et retrouvent l'aisance du tatami domestique. Décidément tout, dans cette performance, est fait pour ramener le spectateur japonais à sa propre mythologie quotidienne.

Le spectacle de ces chansons en langue étrangère tire maintenant à sa fin. Les escabeaux disparaissent. Un cercle de lumière dense rappelle leur emplacement. Les performeurs en profitent pour récupérer des plateaux

dans lesquels ils se saisissent chacun d'une quarantaine de cravates qu'ils nouent successivement autour de leur cou. Quel chic collier : il ne leur manque maintenant qu'un incomplet veston pour suggérer le parfait costume du rond-de-cuir qui, quotidiennement, traverse Shinjuku ! Ce faisant, les performeurs bavardent entre eux ! Ils sont chez eux maintenant, parfaitement installés dans l'espace de leur propre coquetterie. Du moins, c'est l'impression qu'ils donnent car certains s'entendent même dire qu'ils deviennent « beaux bonhommes ». Et il faut les croire ! Car ainsi affublés et dans une sorte de surcharge d'élégance, ils circulent maintenant parmi le public en distribuant de petits cadeaux au symbolisme dérisoire. Ici, plus que jamais, c'est l'intention qui compte ! Et le public le sait bien car il accepte avec surprise et déférence qu'il des figurines du Bonhomme Carnaval, qui des épinglettes du gouvernement québécois, qui des épinglettes du cégep F.-X.-Garnier, qui des épinglettes du cégep Sainte-Foy et autres petites babioles du même acabit. Symboliquement, c'est le public tout entier qui se voit remercié par cette offrande : il s'agit dans cette performance d'un autre trait de la culture japonaise que les performeurs renvoient au public en le manipulant avec des pincettes, pardon, avec des baguettes !

Ensuite, MARTEL, PERREAULT et RICHARD disparaissent... Où vont-ils ? Le public n'en a cure, trop occupé à observer FRÉCHETTE et SAINT-HILAIRE dénouer leurs cravates et les disposer en cercle autour de l'arène. Les deux dernières cravates sont déposées soigneusement côte à côte au centre du cercle. Déjà le public rigole... Il a compris ! Mais il n'en croit pas ses yeux ! Tranquillement les deux performeurs se dévêtent, un combat de titans se prépare... Les performeurs s'affronteront dans un inégal combat de sumo : l'un des protagonistes fait 30 kilos de plus que l'autre. Dans l'assistance, c'est la rigolade !

Les deux lutteurs bougent au ralenti, accompagnés par la chanson *Hound dog* d'Elvis PRESLEY. Les chocs sont brutaux. Les faciès se tordent sous la grimace, les muscles se

performeurs saluent et sortent dignement, les Walkyries de WAGNER les accompagnant jusque dans la petite salle d'exposition du hall d'entrée.

Les suivant du regard, le public a tôt fait de s'apercevoir que les souliers ont disparu. D'instinct il se lève et suit les deux performeurs jusque dans la petite salle : ces derniers passent à côté de cette montagne de souliers qui se dresse au centre de la pièce, et rejoignent leurs compères grimaçant derrière la vitre de la porte d'entrée. La scène est loufoque : le public commence un vaste tri collectif. Progressivement les souliers retrouvent les pieds de leurs propriétaires. Le public sourit, poliment... Plus sérieusement, il se sent à l'aise avec cette action qui flirte avec une image contrôlée du chaos. Mais il apprécie également cette performance qui propose une lecture amusée des traits typiques de la société japonaise (gentillesse extrême, propreté, cravates, souliers qu'on enlève en entrant à la maison, baguettes, cadeaux de bienvenue, sumo et musique de WAGNER⁵). Tout cela ne pouvait pas faire autrement que d'aboutir dans une performance où le Québec et le Japon se retrouveraient en train d'échanger avec humour sur le terrain de leur identité respective et du respect mutuel.

D'ailleurs, on ne saurait passer sous silence l'humour généralisé des performances de la dernière soirée (WILSON, FELUGOSSY et SZIRTES) qui contrastait avec l'intensité dramatique des Orientaux (CHEN et ITO). Un suite de performances inattendues, captivantes et équilibrant le programme de la soirée.

Le lendemain, le Collectif se dissout. MARTEL et PERREAULT quittent pour Nagano où aura lieu la seconde partie du NIPAF 1996. •

¹ organisé par Seiji SHIMODA à Tokyo (du 29 février au 2 mars) et à Nagano (du 5 au 7 mars).

² C'est au cours de cette soirée que Seiji SHIMODA hérite du titre de consul des Territoires Nomades pour le pays du Soleil Levant. Le projet des Territoires nomades se poursuit depuis l'été 1994 où le Collectif, à la faveur d'un vaste périple européen, exécutait une tournée européenne dans six pays (Allemagne, Pologne, Hongrie, Italie, France et Espagne), semant sur son passage consulats et, surtout, passeports nomades. À ce jour, mille passeports ont été édités à travers le réseau, tant au Québec qu'à l'étranger.

Pour plus de renseignements sur le projet des Territoires nomades, se référer au numéro 61 de la revue *Inter* ou encore au livre *Territoires nomades*, Éditions Intervention, 1995.

³ Absente de la *Rencontre internationale* de Québec, Nathalie PERREAULT performera lors du NIPAF avec les autres membres du collectif INTER/LE LIEU.

⁴ D'abord prévu au programme, Henri CHOPIN (France) ne peut participer au NIPAF. Alain-Martin RICHARD le remplacera à pied levé.

⁵ STELARC, ne pouvant être présent à Tokyo, performera à Nagano uniquement. Le collectif INTER/LE LIEU, lui, ne sera invité qu'à la manifestation de Tokyo.

⁶ Cette musique est quelquefois présente dans les rues de Tokyo : elle est diffusée par de puissants haut-parleurs montés sur un autobus noir couvert d'écritures voyantes. Ce véhicule est la propriété d'un parti politique d'extrême droite.



bandent sous l'effort... Et quel effort ! Tant et si bien qu'à la fin, le plus petit, à bout de souffle, sur les dernières mesures de la chanson, renverse son adversaire plus costaud. Fiers et satisfaits d'avoir pu bousculer l'ordre des apparences, les deux

